



FLEURS DES PHARAONS

Parures funéraires en Egypte antique

FLEURS DES PHARAONS

Parures funéraires en Egypte antique

par Christiane Jacquat et Isadora Rogger,

avec des contributions de Jean-Luc Chappaz, Géraldine Delley,
Marc-Antoine Kaeser, Denis Ramseyer et Jacques Reinhard.

SOMMAIRE

Introduction

par Marc-Antoine Kaeser

Chapitre I Les fouilles archéologiques et les découvertes dans la nécropole de Thèbes à la fin du 19^e siècle

par Isadora Rogger

<i>Une fantastique trouvaille</i>	23
<i>Nécropoles privées et royales</i>	25
<i>Repères chronologiques</i>	30

Chapitre II Les guirlandes de fleurs

par Christiane Jacquat

<i>La collection de l'Université de Zurich</i>	35
<i>Premiers traitements de conservation</i>	50
<i>Techniques de façonnage</i>	51
<i>Façonnage d'une guirlande : expérimentation (J. Reinhard)</i>	54
<i>Les défunts et leurs parures florales (avec I. Rogger)</i>	56
<i>Tableau synoptique</i>	66

Chapitre III Des fleurs comme offrandes

par Isadora Rogger et Christiane Jacquat

<i>L'Égypte, un don du Nil</i>	69
<i>Des garants de la fertilité</i>	72
<i>Jardins</i>	77
<i>L'au-delà</i>	79
<i>Les textes funéraires</i>	80
<i>Offrandes</i>	83
<i>Usage et symbolique des bouquets, couronnes et guirlandes de fleurs dans l'Égypte antique</i>	84
<i>La parure</i>	86
<i>Parfums et onguents</i>	89
<i>Symbolique des couleurs</i>	90

Chapitre IV Les antiquités égyptiennes en Suisse

par Denis Ramseyer, Isadora Rogger et Jean-Luc Chappaz

<i>Les collections archéologiques égyptiennes déposées dans les musées suisses : un patrimoine méconnu</i> (D. Ramseyer)	93
<i>Gustave Jéquier : fondateur de la collection d'antiquités égyptiennes du Musée d'ethnographie de Neuchâtel</i> (I. Rogger)	101
<i>Les fonds photographiques des collections égyptiennes du Musée d'Art et d'Histoire de Genève : une archéologie des archives</i> (J.-L. Chappaz)	105

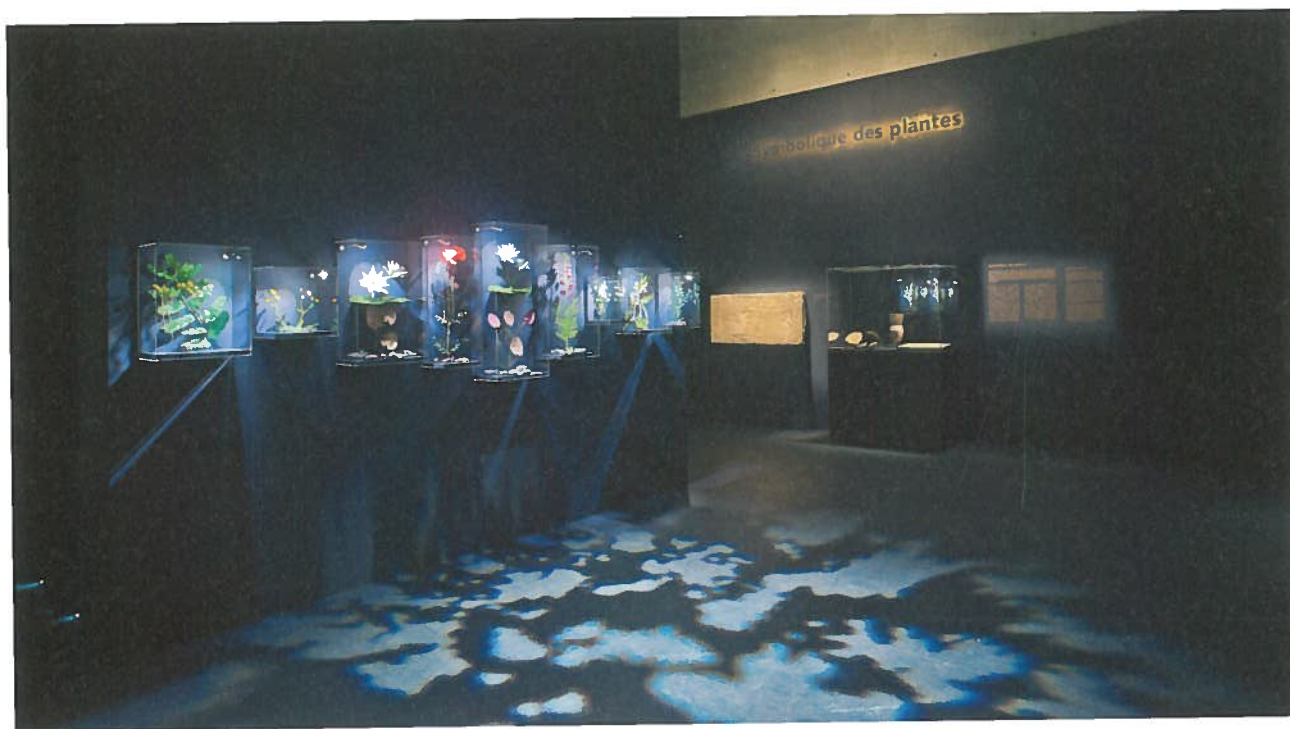
Chapitre V Archéologie et botanique : un aller-retour Suisse-Egypte en classe diachronique

par Géraldine Delley et Marc-Antoine Kaeser

<i>Un paquet au contenu peu commun</i> (C. Jacquat)	113
<i>Par-delà le « Grand partage » entre nature et culture</i>	115
<i>L'étude de la nature et celle de la civilisation s'enrichissent mutuellement</i>	116
<i>Pourquoi Zurich ? Les motifs de la conservation des fragments de guirlandes égyptiennes</i>	117
<i>L'archéologie lacustre suisse et le développement de l'archéobotanique</i>	118
<i>De la préhistoire suisse à l'histoire ancienne de l'Égypte</i>	121
<i>L'archéobotanique aujourd'hui</i> (C. Jacquat)	124
<i>Oswald Heer, Georg Schweinfurth, Hans Schinz : portraits de naturalistes</i>	127

Annexes

<i>Les espèces végétales</i> (C. Jacquat)	133
<i>Index des noms des plantes en latin et en français</i> (C. Jacquat)	156
<i>Les principaux acteurs historiques de la recherche</i> (G. Delley et M.-A. Kaeser)	158
<i>Générique de l'exposition</i>	162



Reconstitution des espèces de fleurs parmi les plus couramment utilisées dans la confection des guirlandes funéraires égyptiennes.
(Sculptures en papier de A.-L. Koehler, 2013).

INTRODUCTION

Aux premiers beaux jours de l'été 2010, suite au déménagement des dépôts de l'ancien Musée botanique de l'Université de Zurich, quelques paquets inscrits « *Plantes de trouvailles funéraires* » et « *Thèbes* » retiennent l'attention de l'archéobotaniste Christiane Jacquat. Déballant les pages jaunies, soigneusement ficelées, d'anciens magazines illustrés, celle-ci découvre alors seize cadres sous verre protégeant des préparations délicates de plantes desséchées. Annotées d'une plume fine et appliquée, ces plantes étaient attribuées à des pharaons comme Ramsès II, Amenhotep I^{er}, Ahmosis et d'autres défunts, fameux ou obscurs, de l'Égypte antique, de l'Ancien Empire à l'époque gréco-romaine...

A mille lieues des sables de l'Égypte, dans les combles surchauffés de la Villa Rainhof à Zurich, Christiane Jacquat venait de réexhumer un trésor perdu : ces seize cadres abritaient les vestiges de guirlandes funéraires antiques. Pour la plupart, ces émouvantes offrandes végétales avaient été découvertes dans la cachette royale de Deir el-Bahari, en 1881, par le directeur du Service des antiquités de l'Égypte, le célèbre Gaston Maspero.

La cachette de Deir el-Bahari

Cette trouvaille extraordinaire a marqué l'histoire de l'égyptologie : taillé dans le roc, un caveau funéraire dissimulé dans une vallée derrière la nécropole thébaine avait livré les dépouilles « *de familles entières de pharaons... les plus illustres peut-être qui aient régné sur l'Égypte* », selon les termes de Maspero lui-même.

Ces momies avaient été cachées dans ce caveau par les prêtres d'Amon, il y a plus de trois mille ans, afin de les préserver des pillages déjà courants en ces temps lointains. Conformément aux coutumes funéraires égyptiennes, les sarcophages des défunts étaient accompagnés de guirlandes de fleurs : dans leur beauté éphémère, ces symboles de vie représentaient une promesse d'éternité.

Un cadeau ressorti de l'oubli

Conservées aujourd'hui à l'Institut de botanique systématique de l'Université de Zurich, les préparations réexhumées en 2010 avaient été recueillies à l'origine par le professeur Georg Schweinfurth. Pionnier de la recherche botanique sur le continent africain, ce savant allemand avait su convaincre Maspero de l'intérêt de ces fragments de plantes desséchées, auxquels la plupart des égyptologues, éblouis peut-être par des offrandes plus somptueuses, ne prêtaient alors aucune attention. En 1890, Schweinfurth les avait offerts à Hans Schinz, un jeune collègue suisse désireux d'enrichir ses collections de comparaison, qui fondera peu après le Musée botanique de Zurich, en 1895.

Couvercle de sarcophage
contenant une momie d'Osiris
végétant. Représentation du
dieu Ptah-Sokar-Osiris au
corps momiforme.
Bois stucqué polychrome.
Epoque ptolémaïque
(4^e-3^e s. av. J.-C.).
(Antikenmuseum Basel,
Inv. BSAe984).



Guirlandes funéraires en cours de restauration.
(Photo V. Boissonnas).



Longtemps négligées, sérieusement endommagées, ces préparations allaient nécessiter un important travail de restauration, avant l'étude scientifique conduite par Christiane Jacquat, qui en démontrera la valeur exceptionnelle. Or il s'avère que par-delà leur intérêt archéologique et botanique, ces guirlandes florales sont également très instructives sur le plan de l'histoire des sciences. Elles permettent en effet de renouer le fil d'une histoire insolite, qui a associé l'exploration de l'Égypte et l'étude archéologique des villages lacustres de la préhistoire helvétique. Car la conservation de ces fleurs égyptiennes à Zurich n'est pas le fruit du hasard...

L'archéobotanique, de la préhistoire suisse aux temps des pharaons

Dès la fin des années 1850, les trouvailles préhistoriques effectuées sur les rives des lacs suisses ont en effet stimulé des collaborations pionnières entre archéologues, amateurs d'antiquités et spécialistes des sciences naturelles. Et c'est ainsi qu'allait naître l'archéobotanique, en 1865, à Zurich, suite à la publication d'un mémoire sur « *Les plantes des Lacustres* » par le savant Oswald Heer.

Cette résurrection de l'environnement végétal des villages lacustres était saisissante : à l'époque, l'existence même des temps préhistoriques était encore rejetée par de nombreux savants. Pour Heer, il était donc utile de confronter les données archéologiques suisses aux connaissances des égyptologues, car ceux-ci avaient accès aux plus anciens témoignages historiques connus alors. De plus, l'archéobotanique lacustre soulevait des questions inédites,

auxquelles l'Égypte pouvait apporter des éléments de réponse : les plantes mises au jour dans les sédiments humides des sites préhistoriques suisses étaient-elles indigènes, ou s'agissait-il d'espèces propagées depuis le Proche-Orient ? Les céréales avaient-elles été domestiquées par les lacustres, ou les avaient-ils importées des rivages de la Méditerranée ? Du reste, les villages néolithiques suisses étaient-ils contemporains des premières dynasties pharaoniques, ou étaient-ils encore plus anciens ?

D'une découverte à sa redécouverte

Ces fleurs présentent par conséquent un double intérêt. Compagnes du voyage dans l'au-delà, elles nous parlent de la symbolique de vie dans l'Égypte antique. Mais elles racontent aussi une aventure étonnante, celle d'égyptologues, de préhistoriens et de naturalistes qui les ont patiemment recueillies, préparées, observées et étudiées, afin de lever le voile sur des pans méconnus de notre passé. Or cette aventure, c'est celle de l'archéologie. Car en archéologie, la découverte n'est jamais qu'un premier pas vers la connaissance : c'est la raison pour laquelle on peut même faire de véritables découvertes... dans les dépôts des musées !

Présentation des cadres sous-verre de la collection de Zurich. A l'arrière-plan : reproduction du récit de la découverte de Deir el-Bahari par Gaston Maspero (1881). Au fond : alignement de sarcophages contemporains (env. 1000 av.J.-C.), mis au jour en 1891 dans la seconde cachette de Deir el-Bahari.





Traitements de conservation-restauration sur la collection d'antiquités égyptiennes du Musée d'ethnographie de Neuchâtel : dépoussiérage par aspiration, repositionnement de fragments désolidarisés du visage de la momie et infiltration d'un consolidant suite au soulèvement de la couche picturale des sarcophages. (Photos C. Cevey et V. Brodard).

L'exposition du Laténium

La portée considérable des premiers résultats de l'étude botanique entraînera Christiane Jacquat à envisager la création d'une exposition destinée à la mise en valeur publique de cette sensationnelle redécouverte. Compte tenu du caractère interdisciplinaire de la problématique, le Laténium s'est d'emblée montré très favorable à ce projet, et s'est mobilisé pour associer les perspectives croisées de la botanique, de l'égyptologie et de l'histoire des sciences.

Réalisée en collaboration avec l'Université de Zurich et sous le commissariat scientifique de Christiane Jacquat, cette exposition a ainsi pu compter sur les contributions respectives de deux commissaires associées: Isadora Rogger, doctorante en égyptologie à l'Université de Genève et conservatrice adjointe au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, ainsi que Géraldine Delley, doctorante en archéologie à l'Université de Neuchâtel et spécialiste des relations entre archéologie et histoire des sciences.

Pour restituer l'univers funéraire et la symbolique des fleurs dans l'Égypte antique, l'exposition « *Fleurs des pharaons* » a suscité des interventions artistiques très variées (dessins, lectures, film d'animation et sculptures en papier). Un partenariat avec la Haute Ecole Arc conservation-restauration de Neuchâtel a par ailleurs permis au Laténium de résoudre les problèmes parfois délicats du traitement des nombreux objets scientifiques originaux exhumés des dépôts. Dans un registre différent, un partenariat avec le Jardin botanique de Neuchâtel a permis d'enrichir la médiation culturelle de l'exposition par des démonstrations de confection de colliers de fleurs « *égyptiens* », qui se sont ajoutées à un riche programme d'animations, de visites commentées et d'ateliers didactiques.

Sur un plan très concret, enfin, la réalisation de cette exposition a pu compter sur le prêt de nombreux objets et documents conservés en mains publiques et privées, en Suisse et à l'étranger. A ce titre, on relèvera en particulier le prêt exceptionnel des pièces maîtresses de la collection d'antiquité égyptiennes du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN), qui ont bénéficié d'une ambitieuse campagne de restauration et de conservation conduite conjointement par les équipes du MEN et du Laténium.





En d'autres termes, cette exposition a exigé la conjonction de compétences multiples, et n'aurait pu voir le jour sans la générosité de nombreux partenaires. Nous saisissons cette occasion pour exprimer notre gratitude à tous les intervenants, qui sont présentés, comme il se doit, au générique de l'exposition, en fin d'ouvrage.

« *Fleurs des pharaons* » : parcours de l'exposition

Une fois franchie l'entrée monumentale de l'exposition, le visiteur est saisi par l'évocation de la découverte de la cachette royale de Deir el-Bahari. Guidé par le récit de l'exploration, on perçoit, derrière les termes objectivants de Gaston Maspero, la puissante émotion lyrique qui s'empare du découvreur confronté à cette véritable « caverne d'Ali Baba » de l'archéologie orientale.

Dans la pénombre d'un bleu nuit restituant la magnificence et le faste de l'Égypte antique, les vestiges délicats des guirlandes florales miraculeusement préservées sont disposés devant un alignement hiératique de sarcophages richement décorés. Contemporains des guirlandes de Deir el-Bahari, ces « demeures d'éternité » évoquent l'univers funéraire au sein duquel ces fleurs éphémères avaient valeur de promesses d'immortalité.

Le visiteur pénètre alors dans une chambre sépulcrale où résonnent les invocations du Livre des Morts destinées à assurer l'immortalité de Nakht-ta-Netjeret, gardien de la porte de Mout à Karnak. Reposant dans la cuve d'un sarcophage, la momie du défunt trois fois millénaire est habillée d'une lumière d'outre-tombe réfléchi par un film d'animation répétant inlassablement la confection des guirlandes sacrées.

L'exposition se déploie ensuite sur un mode plus classique, mobilisant des stèles, des vases, des coupes, des figurines en bois, des papyrus, des fioles à onguents, des amulettes, des bijoux et des offrandes alimentaires, pour traiter des principales thématiques relatives au monde végétal dans l'Égypte antique. « *Fleurs des pharaons* » aborde ainsi successivement les fonctions économiques et religieuses des jardins égyptiens, la symbolique des plantes, la dualité du nénuphar bleu et du lotus d'Égypte dans les croyances antiques, le rôle et la signification des parfums et des senteurs, la parure et les ornements, ainsi que les offrandes aux dieux et aux défunts, où les végétaux occupaient une place de choix.



Momie de Nakht-ta-Netjeret (« la déesse est forte »), gardien de la porte de Mout à Karnak (Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Inv. Eg. 185c). Par-delà l'option scénographique, la présentation de cet « objet sensible » vise à garantir un traitement respectueux du défunt : le visiteur doit se pencher pour observer la momie partiellement masquée par le film d'animation illustrant la confection et le dépôt des guirlandes funéraires.

Développant une approche novatrice, le dernier secteur de « *Fleurs des pharaons* » illustre enfin les relations souvent méconnues qu'ont entretenues l'égyptologie, l'archéologie pré-historique et les sciences naturelles, à la fin du 19^e siècle. Comme le montre le laboratoire restitué à l'issue du parcours de l'exposition, où se mêlent échantillons botaniques et documents scientifiques d'Égypte et de Suisse, les savants qui ont sauvé les guirlandes florales des pharaons savaient en effet que ces offrandes funéraires pouvaient nous renseigner, non seulement sur les rituels, les croyances et les symboles religieux de l'antiquité égyptienne, mais aussi sur la végétation, les pratiques agricoles et les coutumes alimentaires des anciens habitants des rives du Nil.

L'Égypte antique: si lointaine et si proche...

Avec cette exposition dédiée à des trouvailles parmi les plus touchantes des tombeaux des pharaons, le Laténium souhaite souligner l'importance des collaborations interdisciplinaires dans la recherche sur le passé. En définitive, cette proximité insoupçonnée entre les fastes insolites de l'Égypte antique et les témoins les plus fragiles de notre lointain passé régional peut servir de plaidoyer en faveur de l'universalité du patrimoine et de la passion archéologiques.

« Plantes des Lacustres, flore d'Égypte »: le secteur final de l'exposition associe des documents scientifiques et des échantillons botaniques recueillis en Suisse et en Égypte pour illustrer les relations heuristiques entre l'histoire naturelle, la recherche préhistorique et l'égyptologie.





« Thèbes Tombeaux des Rois ».

(Photo J.P. Sébah. Università degli Studi di Milano, archives d'Égyptologie, Fonds Pierre Lacau).



« *Maison allemande. Schweinfurth partant pour une course géol[ogique] 24 Janv[ier] 1905* ». A l'époque, la maison des fouilleurs allemands à Thèbes, sur la rive gauche du Nil, était probablement la résidence la plus confortable dont pouvaient disposer les archéologues. Selon Georg Schweinfurth, il s'agissait d'« *un véritable Eldorado pour les chercheurs en quête de tranquillité* » (Dreyer et Polz 2007, 27).

(Photo M. Naville légendée sur un carnet inséré dans la pochette du négatif. Archives Edouard et Marguerite Naville, Musée d'art et d'histoire de la Ville de Genève, don Louise Martin 2006).

ARCHEOLOGIE ET BOTANIQUE : UN ALLER-RETOUR SUISSE-EGYPTE EN CLASSE DIACHRONIQUE

par Géraldine Delley et Marc-Antoine Kaeser

Un paquet au contenu peu commun

Le 19 septembre 1890, le botaniste zurichois Hans Schinz reçoit d'Égypte des fragments de guirlandes de fleurs découvertes dans des tombes égyptiennes, dont l'étude scientifique avait été confiée à son collègue berlinois Georg Schweinfurth. Schinz, qui lui avait demandé ces échantillons six mois auparavant pour une conférence prévue à la Société d'histoire naturelle de Zurich, s'empresse d'accuser bonne réception du paquet.

« Très honoré professeur !

Ce matin, la poste m'a livré la petite caisse envoyée par vos soins et je ne sais vraiment pas comment vous exprimer ma gratitude. Votre somptueux présent a de loin dépassé mes attentes les moins modestes, et cela me chagrine de ne pouvoir vous remercier de ce don généreux autrement que par des mots. En suivant vos conseils, je vais protéger les précieux cartons au moyen d'un cadre et d'un verre, et je garderai la collection pour ma présentation, pour la remettre ensuite en votre nom à l'École polytechnique fédérale, à l'attention du Musée bot[anique] et l'administration de l'école ne manquera pas de vous remercier aussi de son côté. Ce serait un péché que de conserver de tels trésors dans une collection privée. Souhaitez-vous que je vous renvoie la petite caisse ? Laissez-le moi savoir par carte postale. La rédaction de mon livre sur l'Afrique du sud-ouest avance à grands pas ; il sera en vente dans les librairies autour du Nouvel An. Peut-être vous réjouirez-vous d'apprendre que mon herbier

afric[ain] a déjà atteint une certaine taille. Grâce à votre envoi généreux du Caire, la base est [pour ainsi dire] constituée, et il comprend à présent 160 fascicules splendides. Presque tous les mois, je reçois des envois en provenance d'Afrique du sud, la plupart du temps de mes correspondants que je dédommage avec des journaux, du papier et de l'argent, et que j'approvisionne continuellement ; à l'avenir, un jeune indigène instruit conduira des missions de collecte à ma place jusqu'à ce que je m'y rende en personne afin d'élucider les quelques questions encore ouvertes. Ainsi, une fois encore, très cher professeur, je vous exprime mes plus sincères remerciements et l'assurance de ma volonté de vous témoigner ma gratitude par les actes.

Je vous prie de bien vouloir adresser mes meilleures salutations à notre cher professeur Ascherson et veuillez recevoir l'expression de mes salutations respectueuses,
Votre dévoué
Hans Schinz »

Lettre à Georg Schweinfurth, 19.09.1890, Biblioteka Jagiellońska, Cracovie (trad. de l'allemand)

C'est à la demande de Gaston Maspero, chef du Service des antiquités de l'Égypte, que le botaniste allemand Schweinfurth étudiait au Caire les restes de plantes pharaoniques (fleurs séchées, graines et fruits) mis au jour aux côtés de sarcophages, de parures et d'offrandes funéraires dans les nécropoles de la région de Thèbes. Pour Schweinfurth, ces matériaux végétaux étaient très précieux. Leur examen autorisait non seulement l'identification de nouveaux types botaniques, mais apportait surtout

des données inédites sur la flore de l'Égypte antique, les espèces parfois étrangères cultivées dans les champs et les jardins, les pratiques alimentaires et rituelles.

Mais le potentiel heuristique de ces modestes vestiges n'était alors guère reconnu parmi les archéologues, qui se consacraient pour l'essentiel à l'étude des objets de culte, de la statuaire, des décors peints, des reliefs et des inscriptions: ces sources archéologiques permettaient en effet de reconstituer l'histoire politique et religieuse de l'Égypte ancienne qui constituaient alors des thématiques clairement prioritaires dans la recherche égyptologique.

Dans le courrier accompagnant un envoi d'échantillons fossiles égyptiens à son collègue anglais Joseph Dalton Hooker, Schweinfurth se lamentait ainsi en 1883 :

«Malheureusement les Egyptologues ne s'intéressant que pour les inscriptions ne savent pas faire assez de cas de ces trouvailles botaniques et c'est le cœur navré que j'ai réussi à arracher à M. Maspéro ces reliques inappréciables dont une grande partie fut détruite par cause de négligence et du peu de soins lors de la première découverte, et au Musée même. Il ne se passent pas une d'années où de pareilles trouvailles ne soient pas faites mais généralement les reliques tombent en poussière avant que la main d'un botaniste les ait touchées.»

Lettre à Joseph Dalton Hooker, 26.02.1883, Royal Botanic Gardens, Kew

CJ

Découvert dans la cachette de Deir el-Bahari en 1881, le sarcophage du pharaon Ahmosis (18^e dynastie) contenait des guirlandes de fleurs séchées; à la demande de Gaston Maspéro, celles-ci seront étudiées par Georg Schweinfurth.
(Photo E. Brugsch, tirée de G. Maspéro 1881, *La trouvaille de Deir-el-Bahari*, Le Caire: Mourès).



Par-delà le « Grand partage » entre nature et culture

Les plaintes de Schweinfurth témoignent de la division du savoir qui caractérise la recherche scientifique de son temps : l'étude de l'homme et de ses œuvres était clairement dissociée de la recherche sur l'histoire naturelle. Couramment désignée comme le « *Grand partage* » entre nature et culture, cette division du savoir était pourtant une affaire assez récente. En 1798 encore, les cohortes de plus de cent cinquante savants et ingénieurs que Bonaparte avait recrutés pour accompagner son expédition d'Égypte ne réunissaient ainsi pas que des historiens, des ingénieurs et des architectes, mais aussi des chimistes et des naturalistes. Dans l'esprit des Lumières, on estimait en effet que l'étude de la flore, de la faune ou des secrets des crues du Nil concouraient à la compréhension des spécificités de la civilisation antique de l'Égypte.



Lotus d'Égypte rapporté en 1801 de l'Expédition d'Égypte par A. R. Delile.
(Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève).

En l'occurrence, ce sont donc les progrès de l'égyptologie qui ont accéléré la spécialisation. Avec le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion en 1822, les égyptologues disposaient en effet de clés qui semblaient leur permettre de s'affranchir du concours des naturalistes. Grâce à la richesse extraordinaire des sources écrites désormais disponibles, l'étude de l'Égypte antique était entrée de plain-pied dans le domaine des sciences historiques. En d'autres termes, l'antiquité égyptienne était presque devenue la chasse gardée des archéologues, des historiens de l'art, des philologues et des linguistes. Quant aux naturalistes, ceux-ci se voyaient réserver, aux côtés des préhistoriens et des ethnographes, l'étude des peuples dépourvus d'écriture, ces primitifs dits « sans histoire » et parfois qualifiés de « naturels ».

Dans ces circonstances, on mesure mieux la curiosité et l'ouverture d'esprit de Gaston Maspero, bientôt suivi d'ailleurs sur cette voie par son élève italien Ernesto Schiaparelli (1856-1928). Evoquant l'attention consentie aux vestiges botaniques par le grand savant français, Schweinfurth (1883, 59-60) n'hésite pas à parler même d'une « *ère nouvelle pour les recherches égyptologiques* » :

« Maspero m'a chargé de ranger, de classer et de déterminer ces reliques pour ce grand grenier de la science qu'on appelle le Musée de Boulaq. C'est au nom de la science dont les intérêts sont les mêmes chez tous les peuples du globe, que l'illustre savant a rouvert les sanctuaires du savoir à ses vraies disciplines. Je suis fier de la tâche qui m'a été confiée, et j'espère que la bénédiction des siècles, innée aux précieuses reliques qui sont sous ma main, m'aidera à la mener à bonne fin. »

L'étude de la nature et celle de la civilisation s'enrichissent mutuellement

L'intérêt de Schweinfurth ne se limite pas à un domaine précis : cherchant à décrire et à documenter la diversité du monde, celui-ci partage une vision universaliste de la connaissance. De fait, les recherches des naturalistes de son temps portent autant sur l'origine des êtres et des choses que sur leur transformation au cours du temps et leur diffusion dans l'espace.

Ainsi, lorsqu'il examine les matériaux botaniques que lui a confiés Maspero, le savant allemand ne se contente pas de les déterminer et de les classer par espèces : il s'interroge sur l'histoire de l'Égypte, ancienne et actuelle, et sur les interactions historiques des autochtones avec leur environnement naturel (Schweinfurth 1883, 51) :

« De même pour un pays, l'étude des plantes qui y étaient autrefois cultivées ou de celles qui étaient importées par le commerce, nous donnent souvent des indices précieux sur l'histoire et la classification des peuples au point de vue de l'anthropologie. Les plantes cultivées à une époque déterminée nous indiquent les provenances d'un peuple qui, dans ses migrations, conservant les produits de la terre auxquels il est habitué, produits souvent empruntés à la flore sauvage de son pays d'origine, les a transplantés et acclimatés dans sa nouvelle patrie. (...) À côté de l'homme se range l'animal domestique qui concourt aux déplacements de la végétation. Les animaux sauvages et libres obéissent aux lois de la physique du globe. C'est ainsi que les oiseaux de passage facilitent les migrations des plantes spontanées. Mais les effets des animaux domestiques sont subordonnés à la volonté de l'homme (...). »

Lorsqu'il étudie les restes végétaux de Gebelein, où Gaston Maspero a mis au jour des paniers remplis d'offrandes alimentaires, Schweinfurth (1887, 3) classe ces reliques « *d'après l'usage que les Égyptiens en avaient fait* ». Quatre catégories sont alors retenues : les substances alimentaires, les substances médicinales, les objets emblématiques servant au culte ou ayant un rapport aux mœurs en général (comme les fleurs, guirlandes, etc.) et enfin les plantes fourragères.

Faisant appel aux auteurs anciens, à l'iconographie antique, ainsi qu'aux coutumes actuelles (donc à des sources tant historiques et archéologiques qu'ethnographiques), Schweinfurth tente de reconstituer de quelle façon les populations égyptiennes anciennes ont pu se servir de ces plantes – que ce soit dans leur alimentation, pour leurs fonctions curatives, magiques ou symboliques. Il s'efforce enfin de replacer ses conclusions dans une perspective large, en tenant compte de l'évolution et de la diffusion des espèces dans l'espace et dans le temps, un processus dans lequel, considère-t-il, le conditionnement des plantes par l'homme a joué un rôle important.

Soumis à de tels éclairages, les restes botaniques égyptiens touchaient donc à des domaines de recherche variés (l'archéologie, l'histoire de l'art et l'histoire naturelle), embrassés alors déjà par des institutions de nature différente. Et de fait, les échantillons botaniques collectés et analysés par Schweinfurth – qu'il s'agisse de guirlandes entièrement conservées ou de simples fragments de plantes sauvés *in extremis* par quelque égyptologue scrupuleux – sont aujourd'hui conservés non seulement au Caire, mais encore à Paris, Berlin, Londres, Leiden et... Zurich.

Pourquoi Zurich ? Les motifs de la conservation des fragments de guirlandes égyptiennes

Les guirlandes de fleurs égyptiennes ont pour l'essentiel abouti dans les principaux centres de recherches naturalistes ou égyptologiques du siècle passé. Dans ce contexte, on peut donc s'interroger sur la collection de l'Institut de botanique systématique de l'Université de Zurich, qui détonne quelque peu dans cet aréopage d'institutions de renommée mondiale. En d'autres termes, comment expliquer la présence de ces précieuses reliques à Zurich ?

Cette question appelle une double réponse, l'une concrète et circonstancielle, qui tient à la demande expresse formulée par Schinz, et l'autre plus générale, d'ordre épistémologique, qui doit nous amener à envisager la place particulière de Zurich, de son université et de ses cercles savants dans l'univers de l'archéobotanique au siècle passé.

Concrètement et sur un plan circonstanciel, la demande de Schinz s'explique aisément par les liens personnels et scientifiques tissés avec Schweinfurth, dont il avait fait la connaissance lors d'un séjour d'étude à Berlin entre 1883 et 1884. Ces relations s'étaient consolidées par la suite : Schweinfurth avait même servi de mentor à Schinz pour l'organisation d'une expédition scientifique qui avait permis au botaniste zurichois de séjourner deux ans en Namibie. Spécialiste de flore africaine, familier des travaux du botaniste allemand, Schinz prend naturellement contact avec Schweinfurth, afin de compléter son herbier africain. A cet égard, les échantillons recueillis répondent tout d'abord à un besoin scientifique : conformément aux exigences de l'érudition naturaliste, Schinz souhaite disposer d'un corpus aussi large et représentatif

que possible. Mais ils rempliront aussi bientôt une fonction divulgatrice : soucieux de diffuser les connaissances acquises dans son domaine, auprès des étudiants tout d'abord, mais également auprès du grand public, Schinz prévoit d'exposer les fragments de guirlandes égyptiennes au Musée botanique de l'Université de Zurich qui n'est à l'époque qu'un projet, puisqu'il ouvrira ses portes en 1895.

Sur un plan plus général, d'ordre épistémologique, l'intérêt de Schinz, tout comme la réponse favorable de Schweinfurth, s'expliquent également par les antécédents savants de la place zurichoise. C'est en effet Oswald Heer (1809-1893) qui avait posé, une génération auparavant, les bases scientifiques de l'archéobotanique. Ayant engagé des collaborations innovantes entre archéologie et sciences naturelles, celui-ci avait en quelque sorte ouvert la voie aux recherches conduites en Egypte par Schweinfurth sur la flore et la végétation des temps passés. Or les travaux novateurs de Heer n'étaient pas le fruit du hasard : comme Schweinfurth, qui pouvait se fonder sur des échantillons botaniques antiques miraculeusement préservés par la sécheresse du climat égyptien, l'inventeur de l'archéobotanique avait pu s'appuyer sur d'autres matériaux, préhistoriques cette fois, préservés par leur environnement humide et anaérobie : les restes de plantes mis au jour lors de l'exploration des premiers sites lacustres suisses, au milieu du 19^e siècle.

L'archéologie lacustre suisse et le développement de l'archéobotanique

Au début de l'an 1854, les gazettes se font l'écho d'étranges trouvailles archéologiques réalisées sur les rives du lac de Zurich. Selon le témoignage du Dr. Ferdinand Keller, président de la Société des antiquaires de Zurich, les outils, les pots et les ustensiles mis au jour parmi les pieux retrouvés au fond des eaux permettent de documenter un passé jusqu'alors inédit, à propos duquel les sources écrites les plus anciennes demeuraient muettes.

Ces découvertes lacustres vont aussitôt enflammer les «antiquaires» (comme on désignait alors les amateurs d'antiquités). Mais en raison de l'étroitesse des cercles savants et de la grande familiarité des élites bourgeoises dans les petites métropoles helvétiques du 19^e siècle, la nouvelle va rapidement dépasser le cadre restreint de cette petite communauté d'érudits, pour gagner d'autres milieux, plus académiques, et no-

tamment celui des spécialistes des sciences naturelles. Or ceux-ci vont reconnaître, dans ces trouvailles, une opportunité pour établir des liens, au sein de leurs propres disciplines, entre les espèces vivantes et les espèces fossiles, extraordinairement anciennes, documentées dans les couches géologiques profondes.

L'humidité constante des sédiments lacustres a en effet autorisé la conservation exceptionnelle des matériaux organiques par-delà les millénaires: les sites littoraux livrent en abondance des ossements animaux, des fruits, des graines, des ligatures et des textiles végétaux, et même des restes de préparations alimentaires. Or l'étude de ces matériaux va encourager les naturalistes à s'interroger également sur les relations entretenues entre l'homme et son environnement durant la préhistoire.

Dans le cadre de ses travaux sur l'histoire de la flore, Oswald Heer ne manquera pas de s'intéresser aux spécimens botaniques lacustres: parmi les matériaux mis au jour, des restes de végétaux sauvages y

Reconstitution du village lacustre d'Obermeilen (ZH). Publié dans une revue savante de référence, ce croquis a autant contribué à l'essor des recherches palafittiques qu'à la diffusion du «mythe lacustre». (Dessin F. Keller 1854).

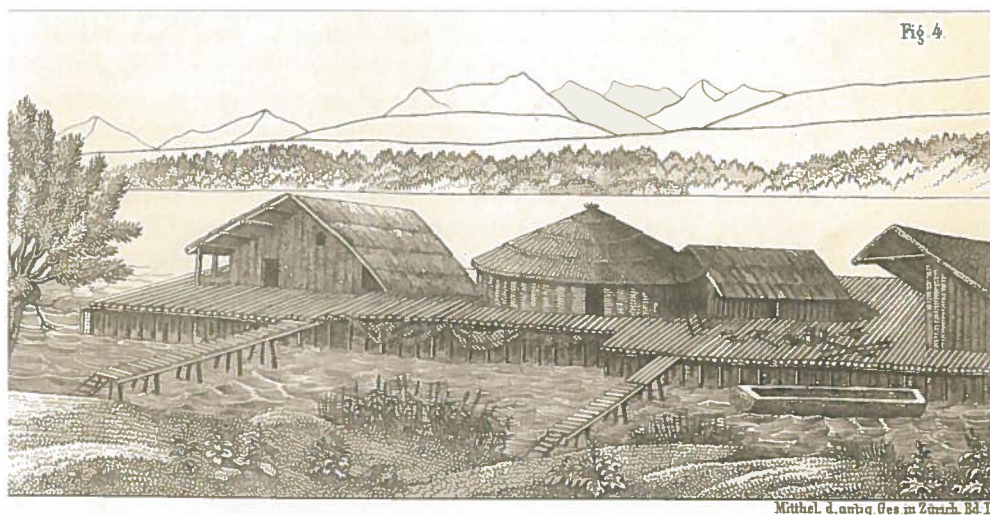


Fig. 4

Planche récapitulative
des restes végétaux identifiés
par Oswald Heer, publiée
dans son ouvrage sur les
plantes des Lacustres (1865).
Heer y fait notamment figurer
des monnaies grecques des 5^e
et 6^e siècles av. J.-C. frappées
par les cités siciliennes de
Métaponte (n° 10, 11, 12)
et de Léontine (n° 13), sur
lesquelles il identifie de l'orge
à six rangs et quatre grains
d'orge entourant la tête de
lion, symbole de la cité de
Léontine.



côtoient des espèces cultivées et permettent par conséquent de documenter le processus encore mal connu de la domestication des plantes. Heer s'interroge dès lors sur le mode de vie des populations « lacustres », leurs habitudes alimentaires et leurs connaissances techniques. De fait, l'impact humain sur l'environnement naturel occupe une place centrale dans l'opuscule sur « *Les plantes des stations lacustres* » publié par Heer au terme de ses premières recherches (1865, 50):

« Ainsi, la flore des palafittes nous indique que toutes les plantes touchées par la main de l'homme ont été transformées jusqu'à un certain degré, ce qui montre que l'humanité prend part au grand processus de transformation de la nature, alors que les plantes sauvages qui nous entourent aujourd'hui se développent encore selon les mêmes formes qu'il y a trois à quatre mille ans et ne présentent pas la moindre trace de changement. »

Cette étude pionnière ne manquera pas de retenir l'attention des antiquaires et des partisans des recherches bientôt qualifiées de « préhistoriques ». Si ces derniers envisagent les vestiges matériels comme une source pour l'histoire ancienne de l'homme, ils trouveront dans le travail de Heer (1865, 7 et 9) matière à tisser des liens entre les ressources naturelles disponibles, leur sélection par les populations préhistoriques et leur transformation en produits finis:

« Quant aux outils avec lesquels les champs étaient travaillés, nos connaissances sont malheureusement limitées. Aussi divers et variés que soient les outils façonnés en pierre, en corne, en os ou en bois qui nous viennent de l'âge de la Pierre, peu nombreux sont ceux qui nous renseignent sur la manière dont étaient travaillés les champs et récolté le blé. (...) Le sol a très vraisemblablement été fertilisé avec du fumier. Dans la station lacustre de Robenhausen, un dépôt de fumier de chèvre carbonisé a été récemment découvert à une profondeur de six pieds sous la tourbe ; dans un autre

endroit, un tel dépôt, non carbonisé, a été retrouvé, mêlé à de nombreuses branches de sapin blanc qui indiquent une utilisation en tant que litière (...).

Dans les pains mis au jour à Robenhausen et à Wangen, qui sont le plus souvent carbonisés, les graines sont pour la plupart broyées, à l'exception de quelques graines entières ou de moitiés de graines montrant que le pain a été préparé avec du blé. Pour confectionner ce pain de blé traditionnel, les graines ont été fortement écrasées et ensuite une pâte préparée en rajoutant de l'eau. »

Dix ans plus tard, Heer publiera du reste une étude focalisée sur le lin – une plante envisagée sous un angle « *d'histoire culturelle* », comme il le précise lui-même, c'est-à-dire de la préhistoire à l'époque moderne. Comme dans son étude sur les plantes des Lacustres, il s'intéressera à l'évolution de cette plante et à sa diversité, ainsi qu'à l'usage matériel que les populations humaines en ont fait au cours du temps.

De la reconstitution du paysage et du climat à l'inventaire des coutumes, en passant par le développement des espèces et le progrès des compétences techniques des populations humaines, l'archéobotanique de Heer répondait ainsi parfaitement à l'idéal universaliste de la démarche scientifique: il avait pris la pleine mesure du potentiel heuristique de l'étude des restes végétaux découverts sur les fouilles archéologiques. Ses enseignements exerceront donc une influence certaine sur des savants comme Schinz ou Schweinfurth.

Dans ces circonstances, on imagine aisément que lorsqu'il confiera à Schinz, en 1890, ses échantillons de guirlandes florales, Schweinfurth avait parfaitement conscience de la référence que représentait la place scientifique zurichoise dans sa propre discipline: de tels spécimens *devaient* en quelque sorte aboutir à Zurich, le berceau de l'archéobotanique!

De la préhistoire suisse à l'histoire ancienne de l'Égypte

La démarche de Heer est comparatiste. En appréhendant l'évolution des plantes dans le temps et leur diffusion dans l'espace, il va puiser ses références aussi bien dans la flore helvétique, méditerranéenne ou proche-orientale, que parmi les données livrées par l'archéologie ou, plus spécifiquement, les sources écrites ou iconographiques de l'Antiquité. Une fois encore, ces comparaisons permettent à Heer (1865, 46-47) d'envisager l'histoire de la végétation dans une perspective très large, qui fait fi de la distinction entre nature et culture :

« En revanche, toutes les plantes cultivées indiquent un lien avec les pays méditerranéens. Toutes les espèces céréalières leur sont venues de là-bas. Nous avons vu que les lacustres n'ont pas seulement cultivé la même espèce d'orge, mais carrément la même variété que

les habitants de l'Italie méridionale. Selon Pt[c]kering, l'orge apparaît déjà en Égypte sur les monuments des pharaons des époques les plus anciennes; on en trouve d'ailleurs fréquemment sur les momies.

(...) Ainsi, les Lacustres cultivaient les mêmes céréales que les Égyptiens. Mais ils étaient aussi vêtus des mêmes tissus, puisqu'en Égypte aussi, le lin joue le rôle principal parmi les plantes textiles. Toutes les momies sont enveloppées dans des tissus de lin, et, à l'époque d'Hérodote encore, les prêtres ne devaient porter que des vêtements de lin. La récolte du lin et le tissage des fibres sont souvent représentés sur les peintures murales égyptiennes, tandis que le chanvre n'était pas connu comme plante textile, et il est complètement absent des stations lacustres également.

(...) Si nous avons évoqué ici l'Égypte à plusieurs reprises, nous ne pensons évidemment pas à des échanges directs des Lacustres avec ce pays, mais nous voulons tout simplement dire par là qu'il faut y chercher le foyer d'une forme de culture très étendue dans l'Antiquité. Il est probable que la civilisation se soit répandue à travers les pays méditerranéens depuis l'Égypte et la Phénicie et qu'elle ait avancé dans l'inté-

Oswald Heer s'intéresse à l'histoire des plantes, à leur diversité, ainsi qu'à l'usage matériel que l'humanité en a fait au cours du temps. Parmi les espèces qu'il étudie, le lin utilisé en milieu lacustre est comparé au lin égyptien. (Laténium).





Boîtes-vitrines contenant des macrorestes végétaux provenant de sites préhistoriques lacustres, ainsi que des échantillons de comparaison collectés en Suisse et à l'étranger. Ce mode de présentation relève d'une muséographie destinée avant tout à l'étude et à la formation scientifiques. (Institut für Systematische Botanik, Universität Zürich).

rieur des terres depuis les colonies que ces derniers avaient fondées, de sorte que certains rayonnements de ces hauts-lieux de la civilisation de cette époque, même brisés, sont parvenus jusqu'à nos lacustres. »

Comme on le voit, les comparaisons et les rapprochements entre la préhistoire lacustre et l'antiquité égyptienne occupent donc une place prépondérante dans les raisonnements de Oswald Heer. A cet égard, on se rappellera qu'à son époque, c'était bien l'Égypte qui offrait les plus anciens témoignages historiques alors disponibles. C'est par conséquent dans cette direction que les savants de la fin du 19^e siècle devaient chercher les parallèles les

plus crédibles pour étayer les enseignements récents (et fragiles) de la nouvelle science préhistorique.

Ces parallèles heuristiques entre la préhistoire de l'Europe tempérée et l'antiquité de l'Égypte étaient également audacieux à un autre titre. En invitant à envisager l'histoire égyptienne dans un continuum tant géographique que temporel, ils ont contribué à mettre en question la spécificité essentialiste reconnue déjà à la civilisation pharaonique par les philosophes de l'Antiquité gréco-romaine. En d'autres termes, les travaux des naturalistes comme Heer, Schweinfurth ou Schinz ont permis de relativiser l'« exception

Boîtes à conditionnement temporaire contenant des restes végétaux mis au jour sur des sites lacustres neuchâtelois. (Laténium).



Echantillons d'engrain collectés sur les stations lacustres de Mörigen BE et de Robenhau- sen ZH (élément de l'une des boîtes-vitrines de l'Institut de botanique systématique). Au centre, un épi de comparaison «moderne». Tout autour sont disposés d'autres spécimens recueillis sur divers sites archéologiques, tels Butmir (Bosnie), Lobovitz (Tchéquie) et Hissarlik, c'est-à-dire Troie, en Turquie. Il est précisé que ce dernier échantillon a été prélevé par Heinrich Schlie- mann, le fouilleur de la cité légendaire. (Institut für Systematische Bota- nik, Universität Zürich).

égyptienne», selon laquelle cette civilisa- tion souvent perçue comme «énigmatique» ou «mystérieuse» serait éclosée, toute armée, de la cuisse de Jupiter! Ces recherches archéobotaniques ont en effet préparé la reconnaissance de ce que la plupart des savants tenaient alors encore comme un non-sens historiographique: l'existence d'une véritable préhistoire égyptienne.

Selon les traditions historiographiques, cette invention de l'Égypte préhistorique est attribuée à l'Anglais Flinders Petrie ou au Français Jacques de Morgan. Dans le cou- rant des années 1890, tous deux engagent en effet des fouilles destinées à documenter les prémices de la civilisation pharaonique – ceci dans des cadres intellectuels régis par la double problématique de l'origine des peuples et du berceau de la civilisation humaine.

Or, si l'on oublie parfois que Jacques de Morgan a été épaulé dans ces travaux par l'égyptologue neuchâtelois Gustave Jéquier, des recherches récentes semblent même indiquer que c'est encore à Neuchâtel, plus d'une décennie auparavant, qu'avaient



été identifiées et publiées les premières trouvailles préhistoriques égyptiennes! Lors d'une séance de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, le 17 novembre 1881, le géologue Edouard Desor, profes- seur à l'Académie de Neuchâtel et figure majeure de la préhistoire européenne de l'époque, proclame ainsi le caractère pré- historique de silex ramenés du Gebel Sheyk Embarak et des environs de Deir el-Ba- hari par un compatriote, Charles-Edouard Dubois. Ceci témoigne, ici encore, du rôle moteur des naturalistes dans la révision des paradigmes scientifiques relatifs au passé de l'Égypte et des grandes civilisations historiques.

L'archéobotanique aujourd'hui

Désignée à ses débuts comme «paléoethnobotanique», la recherche dans le domaine privilégie désormais la désignation «archéobotanique», qui permet de souligner l'origine anthropique des restes végétaux fossiles et les réponses qu'ils peuvent apporter aux interrogations archéologiques.

L'intérêt des chercheurs, focalisé dans un premier temps sur l'identification des plantes, se porte ensuite sur l'histoire des plantes cultivées et leur domestication. Les premières données génétiques permettront d'expliquer les différences morphologiques entre espèces, ainsi que de déterminer l'origine géographique des ancêtres sauvages récoltés qui seront par la suite mis en culture par l'homme.

Si, à l'échelle européenne, la recherche se développe progressivement au cours du 20^e siècle, il faudra attendre les années 1970 en Suisse pour que la recherche en archéobotanique reprenne de façon continue: d'abord de manière hésitante, puis plus méthodique sur les villages palafittiques fouillés sur le Plateau suisse, notamment à la faveur des travaux autoroutiers. Des fouilles systématiques et de longue durée ont permis ainsi le développement de nouvelles méthodes d'analyse, en archéobotanique comme dans d'autres domaines archéobiologiques.

Complémentaire à la paléobiologie au sens large, l'outil de travail qu'est l'archéobotanique est maintenant considéré comme indispensable à la recherche archéologique. Les données accumulées permettent non seulement d'appréhender notre histoire des douze mille dernières années, mais elles servent également de référentiels incontournables pour la connaissance de la biodiversité et la gestion durable de notre patrimoine floristique.

Les interactions entre groupements humains et milieu végétal laissent des traces dans les sédiments archéologiques. Ces archives de grandeurs macroscopique et microscopique sont traitées par différents domaines spécialisés de l'archéobotanique. La carpologie s'occupe du traitement de restes visibles à l'œil, de l'ordre du centimètre ou du millimètre: fruits, graines, fleurs, feuilles, bourgeons conservés dans des sites littoraux humides, palustres ou terrestres (secs). L'anthracologie traite plus spécialement de l'étude des charbons de bois. Les restes microscopiques visibles à fort grossissement seulement, pollens de fleurs et phytolithes, ces sortes d'empreintes minérales cellulaires, sont l'apanage de la palynologie et de la phytolithologie. Nous avons d'ailleurs fait appel à la palynologie pour retrouver des pollens de l'Égypte antique sur les guirlandes pharaoniques, mais le milieu sec qui les avait préservés avait été fatal aux pollens.

La confrontation des différents domaines de recherche de l'archéobotanique avec ceux de l'archéologie et d'autres sciences paléoenvironnementales permet, au travers d'études transdisciplinaires, de mieux comprendre l'histoire des sociétés anciennes. En cernant les marques anthropiques sur le paysage, elle aide à comprendre la colonisation du territoire de plaine et de montagne dans les conditions climatiques très variables

Chambre froide au Laténium.
La conservation appropriée des paléosemences végétales et des échantillons sédimentaires réclame de strictes conditions de basse température.



de l'Holocène. L'archéobotanique autorise non seulement la reconstitution de l'environnement naturel régional et du paysage plus immédiat d'un habitat, mais aussi celle des pratiques de survie de ses habitants. Celles-ci sont liées à la connaissance des plantes sauvages comestibles et utilitaires, à l'exploitation de la forêt et à la culture d'espèces vivrières liée à des pratiques agricoles en développement. Le végétal n'est pas limité à sa seule rentabilité. Les rites exigent des plantes magiques, les fêtes certainement

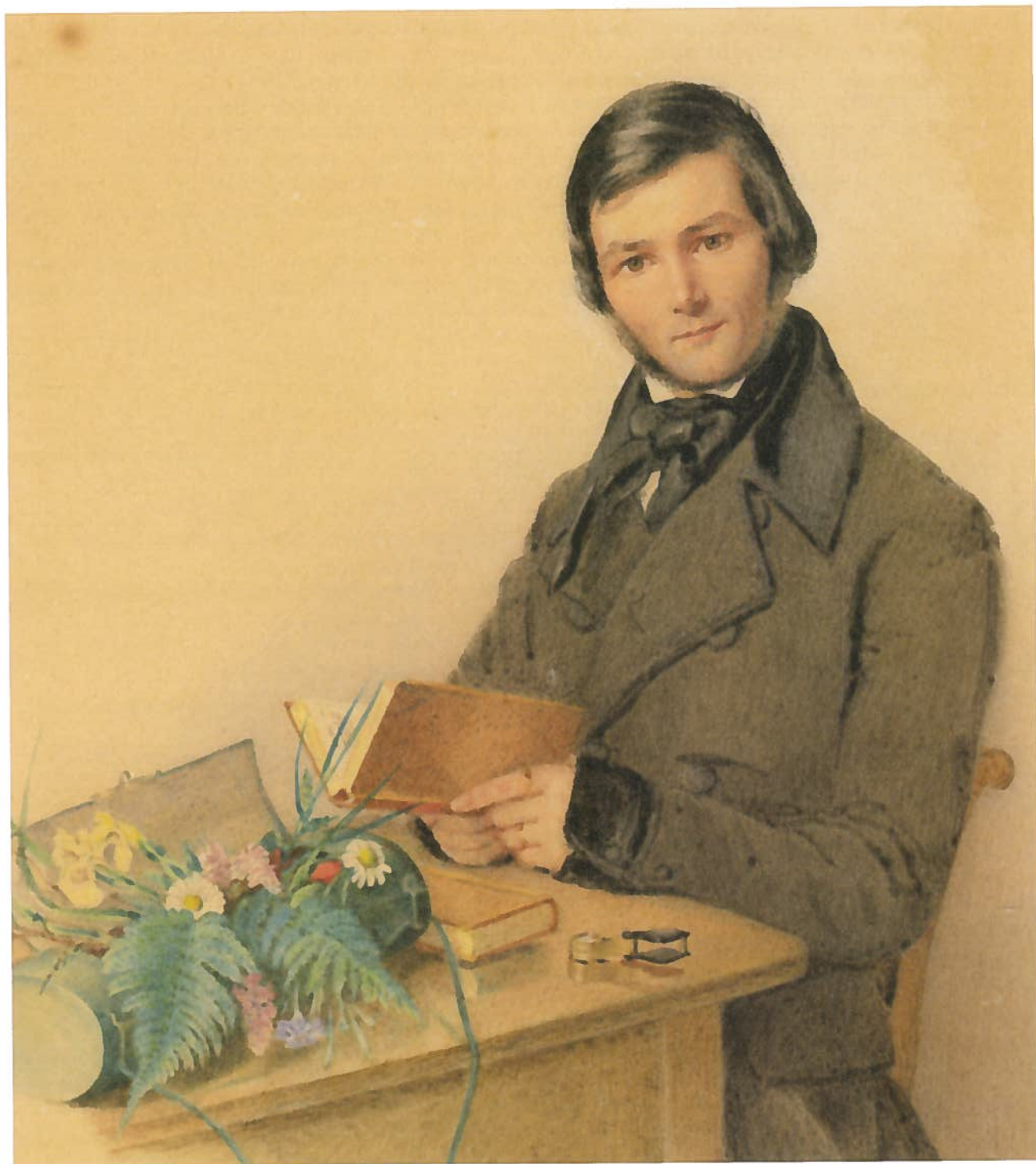
des fleurs, mais elles ne se conservent que rarement dans les sédiments gorgés d'eau.

D'une façon plus large aujourd'hui, cette discipline participe aux questionnements contemporains de l'archéobiologie évolutionnaire, passant de la phylogénie des plantes au travers des analyses d'ADN à l'histoire de la santé, par le biais entre autres des données isotopiques humaines complémentaires des données carpologiques traditionnelles.

CJ

Bibliographie

- BLANCKAERT Claude, 2011. Chronologiques : le tournant historiciste des sciences humaines. In : A. Hurel et N. Coye (coord.), *Dans l'épaisseur du temps. Archéologues et géologues inventent la préhistoire*, Paris : Muséum, p. 53-95.
- BURGA Conradin, 2013. *Oswald Heer (1809-1883), Paläobotaniker, Entomologe, Gründerpersönlichkeit*, Zürich : NZZ Libro.
- DESOR Edouard, 1881. Notice sur les silex préhistoriques des bords du Nil, *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, 12/3, p. 435-438.
- DREYER Günter et POLZ Daniel (éds), 2007. *Begegnung mit der Vergangenheit – 100 Jahre in Ägypten, Deutsches Archäologisches Institut Kairo 1907-2007*, Mainz am Rhein : von Zabern.
- HEER Oswald, 1865. *Die Pflanzen der Pfahlbauten*, Zürich : Zürcher und Furrer.
- HEER Oswald, 1872. *Flachs und die Flachskultur im Altherthum. Eine kulturhistorische Skizze*, Zürich : Zürcher und Furrer.
- HENRICHSEN Dag (éd.), 2012. *Hans Schinz Bruchstücke. Forschungsreisen in Deutsch-Südwestafrika. Briefe und Fotografien*, Basel : Basler Afrika Bibliographien.
- JACOMET Stefanie et KREUZ Angela, 1999. *Archäobotanik. Aufgaben, Methoden und Ergebnisse vegetations- und agrargeschichtlicher Forschung*, Stuttgart : E. Ulmer.
- JÉQUIER Gustave, 1913. *Histoire de la civilisation égyptienne, des origines à la conquête d'Alexandre*, Paris : Payot.
- KAESER Marc-Antoine, 2004. Antiquaire, Pfahlbauten und die Entstehung der urgeschichtlichen Wissenschaft: die nationale und internationale Ausstrahlung der Antiquarischen Gesellschaft. In : *Pfahlbaufieber. Von Antiquaren, Pfahlbaufischern, Altertümerhändlern und Pfahlbaumythen*. Zürich : Chronos, p. 125-146.
- KAESER Marc-Antoine, 2011. Préhistoire et sciences naturelles : Complexe d'Œdipe, tabou de l'inceste ? A propos du 'Grand Partage' nature/culture dans l'histoire et l'épistémologie de l'archéologie préhistorique. In : J. Studer, M. David-Elbiali et M. Besse (éds.), *Paysage-Landschaft-Paesaggio. L'impact des activités humaines sur l'environnement, du Paléolithique à la période romaine*, Lausanne : Cahiers d'archéologie romande 120, p. 251-261.
- KELLER Ferdinand, 1854. Die Keltischen Pfahlbauten in den Schweizerseen, *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 9/3 [Erster Pfahlbaubericht], Zürich : Antiquarische Gesellschaft.
- REUBI Serge, 2011. *Gentlemen, prolétaires et primitifs : institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l'ethnographie suisse 1880-1950*, Berne : Peter Lang.
- SCHWEINFURTH Georg, 1883. De la flore pharaonique, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 2^e série, 3, p. 51-76.
- SCHWEINFURTH Georg, 1887. *Sur les dernières trouvailles botaniques dans les tombeaux de l'ancienne Egypte*, Le Caire : Imprimerie nouvelle Jules Barbier.

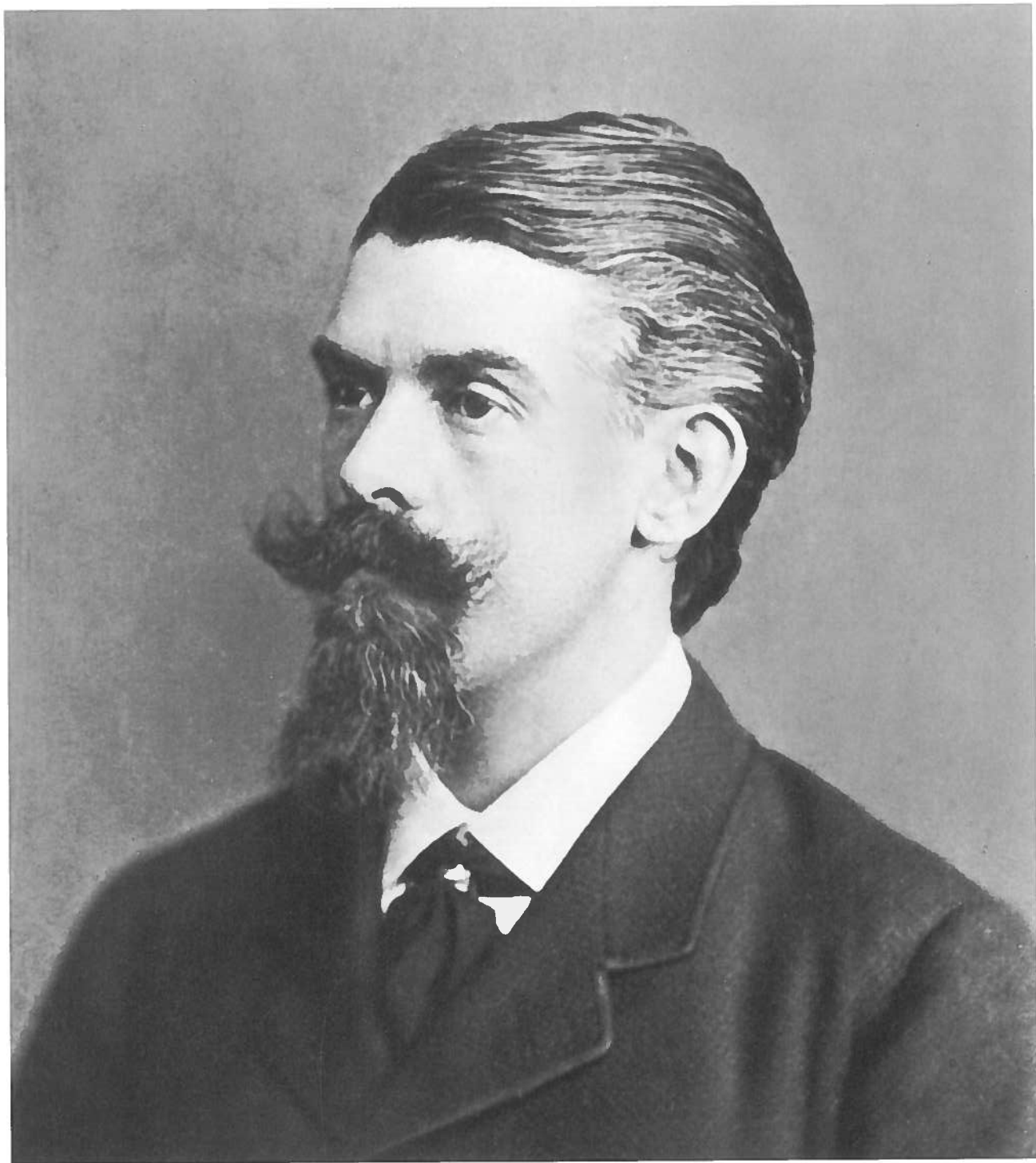


Oswald Heer (1809-1883)

Directeur du Jardin botanique de la ville de Zurich dès 1834, Oswald Heer a enseigné la botanique et l'entomologie à l'Université ainsi qu'à l'École polytechnique fédérale de Zurich (1835-1882).

Considéré aujourd'hui comme l'inventeur de l'archéobotanique, Heer a connu de son vivant une reconnaissance scientifique internationale considérable, comme en témoignent notamment la médaille Wollaston qui lui est remise en 1874 par la *Geological Society* de Londres, ainsi que la *Royal Medal* conférée trois ans plus tard par la Reine Victoria.

Dès la fin des années 1850, l'intérêt de Heer pour les plantes fossiles l'amène à travailler sur les macrorestes botaniques mis au jour sur certaines stations préhistoriques littorales. En 1865, il publie un ouvrage pionnier sur «*Les plantes des Lacustres*» (*Die Pflanzen der Pfahlbauten*), qui constitue un exemple emblématique de sa démarche scientifique, conjuguant les approches des sciences naturelles et de l'archéologie préhistorique naissante. Heer y compare les espèces de céréales cultivées par les populations néolithiques établies sur le Plateau suisse avec des spécimens identifiés en Egypte. Il s'attache ainsi à établir des liens entre les espèces végétales et leur environnement écologique, en s'intéressant en particulier à l'impact anthropique et au rôle des pratiques culturelles sur l'évolution du cadre naturel.



Georg Schweinfurth (1836-1925)

Spécialiste de la flore égyptienne, ce botaniste allemand s'est notamment appuyé sur les travaux de Heer consacrés à la flore lacustre pour appréhender les restes végétaux de l'Égypte antique qui lui avaient été confiés par l'archéologue français Gaston Maspero. Après des études à Heidelberg et à Munich, Schweinfurth s'installe à Berlin pour y classer la collection de plantes recueillies par le naturaliste Karl Eduard Robert Hartmann lors d'une expédition dans le Nord-Est africain. Cette étude le rapprochera de nombreux naturalistes fameux, notamment Paul Ascherson, botaniste, ethnographe et linguiste avec lequel il engagera des collaborations scientifiques durables. Entre 1863 et 1874, il participe à plusieurs expéditions dans l'est et le centre de l'Afrique, ainsi qu'en Libye, d'où il rapporte d'importantes quantités d'échantillons botaniques, géologiques et zoologiques. Avec le soutien de la Humboldt-Stiftung de Berlin, il explore même certains territoires inconnus du Soudan actuel, dans la région du Nil blanc. Ardent promoteur de la colonisation, Schweinfurth s'intéresse néanmoins aux modes de vie traditionnels des populations indigènes, dont il établit la documentation ethnographique au cours de ses voyages.

En 1875, Schweinfurth s'installe au Caire, où il fonde la Société khédiviale de géographie, devenue Société de géographie du Caire. C'est à cette occasion qu'il est chargé de déterminer les plantes, les graines et les guirlandes de fleurs découvertes par Maspero et Ernesto Schiaparelli. En 1887, il publie avec son ami Ascherson un ouvrage de synthèse sur la flore égyptienne. Intitulé *Illustration de la flore d'Égypte*, ce travail s'inspire, dans sa forme, du modèle suivi en particulier par Alire Raffeneau Delile, un botaniste français qui avait participé à l'Expédition d'Égypte conduite par le général Bonaparte (1798-1801).



Hans Schinz (1858-1941)

Figurant en quelque sorte comme le successeur de Oswald Heer, Hans Schinz est un botaniste spécialisé dans l'étude de la flore africaine. Après des études initiales à l'Université de Zurich, Schinz poursuit sa formation à Berlin, où il suit les enseignements de Paul Ascherson et rencontre Georg Schweinfurth, ainsi que le professeur Rudolf Virchow, médecin et anthropologue dont les travaux dans le domaine de la préhistoire font autorité.

La carrière savante de Schinz est marquée par une expédition de plus de deux ans dans la colonie allemande de Namibie, à laquelle il participe grâce au soutien de Schweinfurth. Schinz en ramènera une cinquantaine de caisses de matériel scientifique, notamment quatre cents paquets de plantes destinées à son herbier africain. Afin de déterminer ces échantillons, Schinz effectuera plusieurs séjours au Jardin botanique de Berlin et aux Royal Botanic Gardens, Kew (Londres), qui étaient alors les institutions les plus riches en matériel de comparaison. C'est dans ce contexte que le botaniste zurichois sollicite Schweinfurth, afin que ce dernier lui fasse parvenir des échantillons de guirlandes égyptiennes.

En 1891, Schinz publie les résultats de son expédition africaine et se voit confier la direction du Jardin botanique de Zurich. Bientôt nommé professeur de botanique systématique à l'université, sa double fonction lui permet de développer à Zurich un véritable centre d'enseignement et de recherche, accompagné d'un musée, dans lequel seront exposées les riches collections botaniques qui servaient à son enseignement, parmi lesquelles les restes végétaux préhistoriques lacustres collectés par son prédécesseur Oswald Heer ainsi que les fragments de guirlandes pharaoniques offerts en 1890 par Georg Schweinfurth.